

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Du plus simple au plus complexe

Ariette Cousture, *Ces enfants venus d'ailleurs. Même les oiseaux se sont tus*, Montréal, Libre Expression, 1992, 600 p.

Anne Élane Cliche, *La pisseuse*, Montréal, Triptyque, 1992, 246 p.

Réjane Bougé, *L'amour cannibale*, Montréal, Boréal, 1992, 190 p.

Andrée Poulin

Number 69, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38731ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, A. (1993). Review of [Du plus simple au plus complexe / Ariette Cousture, *Ces enfants venus d'ailleurs. Même les oiseaux se sont tus*, Montréal, Libre Expression, 1992, 600 p. / Anne Élane Cliche, *La pisseuse*, Montréal, Triptyque, 1992, 246 p. / Réjane Bougé, *L'amour cannibale*, Montréal, Boréal, 1992, 190 p.] *Lettres québécoises*, (69), 19–20.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Arlette Cousture, *Ces enfants venus d'ailleurs. Même les oiseaux se sont tus*, Montréal, Libre Expression, 1992, 600 p., 24,95 \$.

Anne Élane Cliche, *La pissouse*, Montréal, Triptyque, 1992, 246 p., 19,95 \$.

Réjane Bougé, *L'amour cannibale*, Montréal, Boréal, 1992, 190 p., 18,95 \$.

Du plus simple au plus complexe

La saga fascinante, mais sans fla-flas d'Arlette Cousture est aux antipodes de deux autres romans, l'un érudit et baroque, l'autre original, mais inachevé.

ROMAN
Andrée Poulin

A APRÈS LE TRIOMPHE des *Filles de Caleb* (un million d'exemplaires du livre, sans parler de la télé-série) et l'incroyable battage autour de l'auteure (devenue la coqueluche des médias), les attentes à l'égard du prochain roman devaient peser très lourd sur les épaules d'Arlette Cousture.

Loin de décevoir son *fan club*, l'écrivaine le verra sans doute grossir, car sa récente saga s'avère plus ambitieuse, plus étoffée et tout aussi accrocheuse que sa précédente. D'une lecture facile mais instructive, *Ces enfants venus d'ailleurs* est de l'excellente littérature populaire, le mot étant ici dépouillé de toute connotation péjorative.

Trop c'est trop

Premier tome de la saga, *Même les oiseaux se sont tus* s'amorce au début de la Deuxième Guerre mondiale, avec l'invasion de la Pologne par les Allemands. À Cracovie, la famille Pawulski tente plutôt mal que bien de s'adapter à l'occupation nazie. Après avoir vécu toute la palette possible des horreurs de la guerre, les trois enfants Pawulski immigrent au Canada.

Fermier dans l'âme, l'aîné, Jerzy, s'installe sur une terre du Manitoba. Le cadet, Jan, trouvera à Montréal de quoi stimuler sa fibre d'entrepreneur et Elisabeth, sa sœur musicienne, le suivra dans la métropole québécoise. Malgré leur bonheur tout neuf d'habiter dans une nouvelle patrie paisible et prospère, les jeunes immigrants n'en seront pas pour autant au bout de leurs peines. S'ils l'étaient, le roman n'aurait pas 600 pages et une suite...

Habile artisane, Cousture fait alterner moments forts et accalmies et dose bien le suspense. Si les personnages sont étoffés et pour la plupart attachants, pourquoi faut-il que les enfants Pawulski soient tous trois beaux, intelligents, talentueux et nobles de cœur? De même, si elle sait susciter les émotions, l'auteure laisse échapper quelques excès de pathos, ruinant parfois ainsi l'effet escompté. Comme disait un brillant philosophe, trop c'est trop.

Pas de fla-flas

Avec des thèmes tels l'exil, l'immigration, la discrimination, *Ces enfants venus d'ailleurs* dépasse l'historiette superficielle et présente une intéressante reconstitution de l'époque.

Beaucoup plus raconteuse que styliste, Cousture écrit dans une langue simple, sans fla-flas. Le texte se caractérise par d'abondants dialogues et de courtes envolées poétiques.

Question d'appâter le lecteur pour le deuxième tome, l'histoire se termine sur une révélation inopinée, immédiatement suivie d'une accroche. Une belle ruse, preuve que l'auteure a vraiment du métier.

Véritable smorgasbord

Alors que chez Cousture, tout se focalise sur l'histoire, chez Anne Élane Cliche, la force est dans la forme. Bien avant le récit, c'est la façon de dire qui prime dans *La pissouse*. Voilà donc deux romans aux antipodes, l'un baignant dans une simplicité parfois proche du simplisme, l'autre baignant dans une complexité parfois proche de l'affectation.

Véritable *smorgasbord* que cette *Pissouse*, où catholicisme et création, sexe et cinéma, prière et pisse, sont présentés en vrac. Correspondance, extraits de journal, séquences de film, bouts de scénarios, messages sur le répondeur et compte rendu de séances de psychanalyse, le ton et la forme varient sans cesse dans ce premier roman raffiné, pour lequel Cliche a récolté le *Grand Prix du livre de Montréal*.

Livio Violante, un cinéaste en panne d'inspiration rencontre une femme chez un antiquaire de Montréal et lui demande de tourner la séquence manquante de son film. Il espère secrètement que cette étrangère tournera l'image qui, depuis toujours, manque à sa vie. Anne et Marie Francœur (oui, le personnage a effectivement deux prénoms!) accepte cet étrange contrat. Professeure, musicienne et romancière, la jeune femme est en quête de sa propre identité, et la commande de Livio lui fournit le prétexte idéal pour plonger encore plus profondément dans les eaux troubles de son passé et de son subconscient.

En cherchant la texture et le dessin de sa vie, Anne et Marie enquête aussi sur celle de Livio, tente de comprendre le désespoir de cet homme, inconsolable depuis la séparation d'avec sa femme et sa fille de dix ans. Au fil des mois se développe une étrange histoire d'amour entre ces deux êtres angoissés. Un amour impossible, condamné



d'avance, car les deux personnages se cherchent et se repoussent, se découvrent sans jamais se voir.

Lecture en labyrinthe

La multiplicité des registres et des styles dans *La Pisseuse* confirme la polyvalence et le talent d'Anne Elaine Cliche, tandis que les nombreuses références à la littérature, à la religion, à l'art, attestent de sa culture.

Certains passages, érudits et plutôt académiques, révèlent le côté prof d'université de l'auteure, qui enseigne la littérature à l'UQAM. Parfois, le texte devient tellement jargonnel et surchargé qu'on se demande s'il s'agit d'une parodie, d'une velléité de satire. Parfois, le style tombe carrément dans le pompeux ou dans le charabia, comme dans cette phrase : « Oh Christ ! mourir la face enceinte du siège béant des toilettes, plongée dans ma chair et dans cette auréole de mon déplafonnement répété. » C'est clair ?

Complètement éclaté, le récit se présente comme un labyrinthe où l'on s'enfonce sans fil, sans rien à s'accrocher. Pour se retrouver dans les méandres de cette prose fluctuante, décoder le sous-texte cryptographique, déchiffrer les symboles ou les métaphores raffinées semées sur le parcours comme autant de poétiques embûches, il faut se concentrer sur cette lecture exigeante, mais jamais fastidieuse.

Baroque à souhait, énigmatique, dense, ce texte est aussi racoleur, car après un chapitre particulièrement hermétique, Cliche sait revenir en force avec des passages (surtout dans les dialogues) d'une émouvante limpidité.

Inclassable, parfois indéchiffrable, mais jamais inintéressant, *La Pisseuse* est un splendide fantôme.

Obsession de la mort

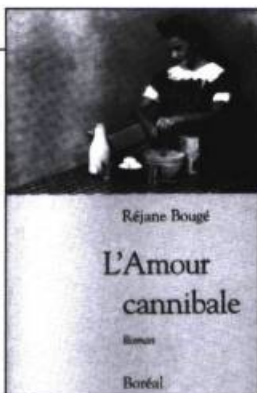
Le premier roman de Réjane Bougé est à l'image même de son titre : accrocheur mais nébuleux. Se dégage de *L'amour cannibale* un sens de la phrase, de l'image aussi, un regard insolite, mais y manque un petit je-ne-sais-quoi pour en faire un livre totalement satisfaisant.

La jeune Catherine, qui grandit au Plateau Mont-Royal, connaîtrait une enfance heureuse si son père n'avait été amputé d'une jambe et sa mère amputée d'un sein. Obsédée par la jambe artificielle de Papa, le sein gélatineux de Maman, la maladie de sa tante préférée, la fillette éprouve une étrange fascination pour la mort. Elle imagine des cercueils, les vers qui rongent les cadavres, les os dans la tombe...

Bouleversée par la mort de ses proches, elle développe de multiples phobies. Peur du noir, peur de dessiner, peur de perdre sa mère dans les magasins, et, surtout, peur de la mort. Elle se rassure du mieux qu'elle peut en touchant à tout. Ses rares moments de bonheur, elle les trouve en grattant le dos de son père, en caressant les fils du divan ou en se collant contre le corps chaud et mou de sa tante.

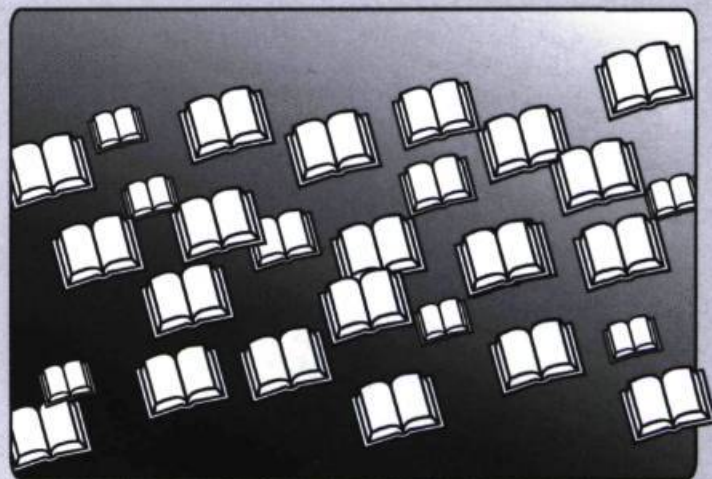
Devenue adulte, Catherine ne réussit pas à se défaire de ses obsessions ni à aimer. Si ses craintes semblaient parfois ambiguës dans la première partie, sa dérive devient encore plus obscure dans la seconde moitié du livre. En forçant trop sur l'ellipse, Réjane Bougé a laissé en suspens trop de points d'interrogation, qui font perdre l'intérêt du discours au lecteur.

Bien que raconté avec une certaine originalité, un ton très personnel, ce premier roman laisse un goût d'inachevé.



VEILLEUX

QUALITÉ SERVICE PRIX...



L'impression de vos livres : notre priorité



« L'IMPRIMEUR »

**LES ATELIERS GRAPHIQUES
MARC VEILLEUX INC.**

CAP SAINT-IGNACE : 418 • 246 • 5666 / Télécopieur : 246 • 5564
MONTREAL : 514 • 848 • 9736 / Télécopieur : 848 • 0160